

— I —
ALEXANDRE LENOIR
ET LE MUSÉE
DES MONUMENTS FRANÇAIS



Alexandre Lenoir. — Dessin de Staal.

Alexandre Lenoir, par Jacques Louis David (1817).
Dessin de Pierre-Gustave Staal paru dans *Le magasin pittoresque* (1860)

I.

Alexandre Lenoir

(1761 – 1839)

1. – Le personnage et sa famille

Alexandre Lenoir père, né en 1723, bonnetier du Roy rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Nicaise près les Tuileries, était particulièrement bien placé pour fournir la Cour. Son commerce était prospère et, bien qu'il le cédât en 1798 à son deuxième gendre, Maurice Honoré, il put avant cela en faire vivre sa très nombreuse progéniture. Il eut en effet douze enfants, de deux femmes successives. ¹

La première épouse, Marie-Charlotte Mouton, morte en 1759, lui donna trois filles, qu'elle s'empressa d'émanciper lorsqu'elle sentit venir sa fin précoce, et un fils dont on ne sait rien si ce n'est le probable prénom : Henri. Deux des filles ont marqué l'histoire de la famille : c'est Marie-Françoise épouse Mayer et (Marie) Françoise épouse Honoré. Sur la première, on trouvera de plus amples renseignements dans le chapitre suivant consacré à sa fille Constance, une femme d'une extraordinaire générosité et une artiste de premier plan que nous nous flattons de compter parmi les membres de notre famille.

Sur la seconde, on sait qu'elle fit un mariage bourgeois dont sont nées deux filles et un fils. L'une des deux filles, Virginie, assista son oncle Alexandre dans le Musée dont nous allons voir l'histoire, et on la retrouvera lors de l'évocation musicale où elle célèbre la Saint-Alexandre avec d'autres employés. Du fils, Maurice Honoré, on sait qu'il créa une branche de la famille si solide qu'elle cousina jusqu'au milieu du dernier

¹ L'arbre généalogique en annexe renseigne de son mieux (car les sources divergent) sur ceux des douze qui ont très vite plongé dans l'anonymat ; mais l'essentiel est sauvegardé.

siècle après avoir, Ernest et Léon à Péronne, sauvé Alfred, petit-fils d'Alexandre, de la conscription des communards et offert à sa famille une joyeuse tranche de vacances en Bretagne quand les affres de la Commune furent passées.

En secondes nocces, Alexandre Lenoir père épousa Louise Catherine Adam, fille de Nicolas Marie Adam, boucher associé à son frère Mathieu, qu'on retrouvera tout autre part (cf. Partie II, Albert). Le bonnetier du Roy était, comme on le pense, un bourgeois aisé mais, en ce temps, le métier de boucher ne démeritait pas dans la bourgeoisie, car il appartenait aux "six corps" (drapier, mercier, pelletier, boucher, épicier, orfèvre). De ce mariage sont issus huit enfants dont l'aîné, Marin-Alexandre (et non Marie Alexandre comme on le lit souvent ¹), né le 26 décembre 1761, est probablement le seul garçon, si l'on exclut Auguste, mort au berceau et Charles, présent dans une seule source. Quatre des cinq filles se marièrent et épousèrent des Lacour, Petit, Hubert et Jourdain dont la postérité n'est pas suivie. Nous savons seulement que la fille des Hubert épousa son oncle, Armet, le parfum d'inceste donnant assez de vigueur au fait pour que l'anecdote traversât les siècles. Il est probable que les filles Lenoir adoptèrent les familles de leurs conjoints, plantant là le frère aîné, ce qui expliquerait la place prise par les Honoré (la sœur du premier mariage) qui lui servirent de famille et furent toujours très proches d'Alexandre et ensuite d'Albert. (On retrouve par exemple Virginie Honoré, fêtant le 18 mars 1808 la Saint-Alexandre et chantant, sur l'air en vogue de « *Femmes, voulez-vous éprouver* », les mérites « *d'un oncle aimable autant que bon* » (cf. infra). ² Un siècle et demi plus tard, en 1944, on relève dans le courrier de la petite-fille d'Alexandre, Suzanne Peignot, une lettre de condoléances d'un cousin Honoré pour la mort de sa fille, Madeleine Froissart).

¹ On lit bien Marin, comme l'attestent lisiblement l'acte de décès signé des deux fils, le contrat de mariage d'Albert et l'inscription sur les registres de la Légion d'honneur.

² Il est fort probable que les deux filles Honoré et la jeune Régine Champein, fille d'amis des Lenoir, furent employées par Alexandre dans son Musée. Cette dernière, en vacances avec Madame Lenoir et autres connaissances, lui envoya ces vers maladroits qui ressemblent dans leur familiarité à ceux de Virginie : « *Tout le monde ici vous aime / et malgré les plaisirs que nous y savourons / Nous comptons tous sur une joie extrême / lorsque nous vous embrasserons.* »

Il n'en reste pas moins que l'aîné des Lenoir, seul de son sexe, s'est toujours vu le chef chez lui après son père et n'a pas appris à occuper dans la société une autre position que dominante. Avec une mère toujours en couches et surchargée de marmaille, on pourrait penser qu'Alexandre n'était pas gâté. Ce serait oublier que deux sœurs aînées, orphelines de mère, trouvaient en ce petit frère une douceur inattendue, une poupée à câliner, un complice à enrôler. Tout dans l'attitude professionnelle de Lenoir nous montre qu'il est habitué à ce qu'on cède à ses volontés et qu'il est expert dans l'art de persuader pour obtenir ce qu'il convoite. Entouré de femmes, tant du premier que du second mariage, il n'a pas appris en famille à se battre. Il évitera toujours les conflits (ce qui ne veut pas dire qu'il manquera de courage), il filera doux quand on le tancera, il usera de ruses discrètes pour ne pas accomplir ce à quoi il rechigne ; avec les ordres comme avec la vérité historique ou archéologique, il procédera souvent par contournements, accommodements et inventions, qui sont de la rouerie d'enfant espiègle. Enfin rencontrant plus gradé que lui, il n'éprouvera aucune honte à lâcher les armes et, parfois même, à soutenir les thèses de son vainqueur. Mais lorsqu'il faudra honorer ses engagements professionnels, il n'hésitera pas à faire face à des troupes excitées de révolutionnaires et à leur imposer sa volonté, dût-il y risquer sa vie.

Dans la *Biographie des célébrités* en 46 volumes (1892), le Docteur Hoefler nous apprend que le jeune Alexandre aurait eu un certain abbé Lenoir pour précepteur. Nous ne connaissons pas beaucoup de religion aux Lenoir, mais le nom est assez commun et cet homme n'avait pas besoin d'être de la famille pour enseigner le jeune garçon. Le fait même du précepteur convient très bien à la forme d'esprit d'Alexandre. Contrairement à un établissement scolaire, un précepteur n'a pas de programme obligé et suit ses propres méthodes, s'il en a. Il semble qu'avec la lecture, l'enfant ait appris à s'intéresser à tout, comme si le lien étroit entre les choses de l'esprit était la nature même des textes imprimés. Ainsi notre savant universel et touche à tout traitera-t-il avec autant d'autorité de la métempsychose, des hiéroglyphes, des peines infligées aux suicidés, des divinités romaines, du Muséum de peinture, des costumes romains, de la franc-maçonnerie, etc. À un moment où l'importance des données scientifiques sur chaque sujet d'étude commençait à obliger les intellectuels à sérier leurs domaines de connaissance, Alexandre se répandait, probablement à la suite de son vieux précepteur grandi avec l'Encyclopédie, dans toutes les directions où peut aller l'esprit humain. Il énervera plus d'un spécialiste (notamment Champollion !) à pérorer sur des sujets qu'il connaissait superficiellement.

Ayant appris à lire avec une certaine passion mais sans aucunement savoir hiérarchiser l'importance des sujets abordés, Alexandre fut envoyé

chez les Pères de l'Oratoire, au collège Mazarin, aussi appelé Collège des Quatre-Nations.¹ Avec le collège Louis-le-Grand, créé par les Jésuites, il était le plus réputé de la capitale. Sans séparation organique entre lycée et université, il possédait la plus grande bibliothèque publique du moment, avec 60 000 livres (qui constituait la Bibliothèque Mazarine). Parmi les ouvrages présentés, il y avait un fonds scientifique de première importance, dans lequel puisa d'Alembert. Alexandre ne semble pas avoir été jamais attiré par les sciences ; en revanche avec la philosophie, la morale, l'histoire, la mythologie, les légendes, la religion et les superstitions, il eut certainement de quoi combler son esprit curieux, brouillon, dispersé, rêveur, et meubler son excellente mémoire de tous les faits saillants de l'histoire humaine antique et moderne aussi bien que d'un fatras de certitudes non démontrées.

Sorti de là (vers 16 ou 17 ans), Alexandre apprit d'abord (si mon unique source sur ce point dit vrai) chez le peintre Boyer le croquis, technique d'approche, exigeant un don aigu d'observation, qui lui sera très utile dans l'exercice de son métier et où il montrera de véritables capacités. Ce qui est en revanche certain, c'est qu'il entra dans l'atelier du peintre Doyen, à l'Académie royale de peinture et sculpture, section peinture, où il restera de 1779 à 1790. Il excella dans le dessin de croquis, précision, proportions, ressemblance, sans développer la moindre qualité artistique ; et il ne montra aucune aptitude véritable pour la peinture, ce qu'il aurait pu constater en moitié moins de temps. Il est donc fort probable qu'il a rempli auprès de son maître des tâches d'assistant, vaquant à toutes les besognes matérielles et administratives qui chargent un professeur et pèsent sur le temps d'enseignement. S'étant rendu fort utile, il tirera plus tard le bénéfice de ses mérites. Il aura aussi appris pendant tout ce temps auprès de ce Doyen, peintre officiel de Monsieur et peintre du Roi, le bon jugement et la critique éclairée de l'art de peindre.

Il n'en reste pas moins que pendant toutes ces années où ses condisciples, dont sa future femme, affirmaient leur dons artistiques par une véritable technique professionnelle, Alexandre a appris plus à juger qu'à créer, ce qui devrait rejaillir dans ses contacts ultérieurs avec le métier. Il

¹ Établissement fondé en 1661 par Mazarin, trois jours avant sa mort, pour recevoir soixante "écoliers" originaires des quatre nations récemment réunies à la France : Alsace, Pays-Bas, Roussillon, Pignerol. Sur l'emplacement de la Tour de Nesle et alentours, Louis Le Vau édifia le Collège, monument que Bonaparte attribua à l'Institut après la Révolution.

n'est donc pas étonnant qu'il cherche à dominer le milieu des Arts et se conduise en égal des plus grands administrateurs de la Peinture et de la Sculpture. D'ailleurs n'est-ce pas lui qui, parlant des œuvres exposées dans son musée, écrira : « *tous ces arts dépendant du dessin* » ?

Il a probablement distrait des heures d'atelier, ou peut-être une année, pour prendre des cours d'art dramatique. Il se lia avec Talma, avec lequel il joua une tragédie au château de Saint-Germain-en-Laye. Il composa aussi une petite comédie en un acte, *Les amis du temps passé, ou les ressources de l'amitié*, qu'il lut devant la duchesse d'Orléans et qui fut jouée avec, dit-on, un certain succès et imprimée en 1786. ¹

C'est dans les rangs de la Garde nationale qu'il fit la connaissance de Jacques-Louis David « *et autres artistes démocrates* » (Poulot). Le peintre, né en 1748, avait treize ans de plus que lui. Cette amitié, contractée dans la tourmente des débuts de la Révolution, fut inébranlable, bien que l'un et l'autre se soient parfois retrouvés opposés sur le plan politique. Au moins pendant un an, David vint donner à domicile (c'est Alexandre qui le dit) des leçons de dessin à Zélia, la fille aînée des Lenoir (pour, ensuite, probablement passer la soirée avec ses amis). Les meilleurs portraits d'Alexandre sont de lui. « *David a peint mon portrait sur un panneau de chêne (...) Il est d'une ressemblance parfaite (...). Il ne sacrifiait jamais la vérité ; trois fois, il a effacé mes yeux, avant de s'arrêter à l'expression qu'il apercevait.* » (terminé en 1817 à Bruxelles, ce tableau est au Louvre). On trouve au Département des Arts graphiques du Louvre deux dessins au crayon noir (Monsieur) et mine de plomb (Madame) faits en 1809 par David et qui seraient les plus ressemblants du couple.

Lenoir de son côté rendait à son ami de nombreux services. C'est ainsi, par exemple, qu'il lui prêta un petit vase en bronze qui lui servit de modèle pour son tableau des *Thermopyles* ou encore un livret contenant le dessin des armures, vêtements et meubles romains qu'il utilisa pour les *Sabines* et autres tableaux d'époque.

Ils étaient tous les deux francs-maçons, mais n'appartenaient pas à la même loge : David à la loge de la Modération, Lenoir à la loge Saint-Jean d'Écosse du Contrat social dont les membres étaient considérés comme des "jacobins nantis".

¹ Comédie dont voici un extrait : « *Lorsqu'un événement funeste / Livre mon âme à la douleur / Pour nous marquer sa vive ardeur / Le bon ami ne fait qu'un geste / Qui part de la bourse et du cœur.* »

Curieusement l'un et l'autre avaient une véritable passion pour le théâtre. David contribua à la réforme des costumes dans la tragédie au point que Talma le consultait pour ses costumes (le peintre et Prix de Rome avait, en deux séjours, passé six ans en Italie et connaissait l'antique) ; il dessina plusieurs décors de théâtre et participa à la décoration de la fête de l'Être Suprême, qui fut un grand théâtre.

Ce qui les différenciait le plus, en dehors des qualités artistiques, c'est l'engagement politique. Lenoir avait des opinions assez molles pour s'adapter aux trois régimes qu'il traversa, alors que David fut un révolutionnaire ardent, votant la mort du Roi, présidant le Club des Jacobins du 17 juin au 24 juillet 1793 et la Convention du 5 au 20 janvier 1794, étant incarcéré deux fois après le 9 thermidor. Sa position pendant l'Empire est controversée et Lenoir dut, au sacre de Napoléon, s'interposer pour empêcher le fils Ségur de frapper le peintre. Enfin, en 1816, il est proscrit comme régicide et s'exile à Bruxelles où il meurt, alors que Lenoir se fait décorer par le Roi (comme par le pape) après l'avoir été par l'Empereur.

C'est dans l'atelier de Doyen qu'Alexandre fit la connaissance d'Adélaïde Binart (née le 9 mars 1769, et donc de huit ans sa cadette). C'était une très belle femme, bien en chair, au visage très ouvert et au regard gai et franc, comme la montrent tableaux et dessins. Une charmante petite lettre de vacances adressée à son mari illustre bien sa personnalité. Elle a été retrouvée avec des papiers de valeurs très différentes et d'origines peu sûres. Elle est signée fort discrètement : « *f. Lenoir* » pour “femme Lenoir”, et cite M. Champein et sa fille, connus comme des amis du couple Lenoir. En fait, Adélaïde passe avec ceux-ci quelques jours de détente chez des amis communs à Crécy. Il semble que ceci ne lui soit pas arrivé souvent !

« Crécy (?) juillet 1827

Cher bon ami j'ai la hardiesse de t'écrire sur le même papier où la charmante Régine¹ a trassé son épître. C'est le corbeau et le Rossignol. Mais comme ici le cœur seul te suffit je me résigne. Il ne se passe ici aucune de ces scènes terribles² dont la capitale est

¹ Il s'agit de Régine Champein, qui a été très probablement employée avec Virginie Honoré au Musée des monuments français.

² Charles X est roi depuis un an. Les “ultras” dominant : rétablissement de la censure, licenciement de la Garde nationale, attribution d'un milliard aux

le Théâtre. Tout se borne à bien dormir, bien manger, et c'est ce dont je m'acquitte à merveille ; je ne l'ai point écrit hier n'ayant rien de nouveau à te marquer et présentement il ne me reste qu'à te dire que demain lundi ma bonne amie et moi nous allons nous occuper du retour ; comme il nous faut 4 places il faut prévenir d'avance ; je te marquerai mardi le jour fixe de notre arrivée. Je suis bien curieuse d'apprendre ce que Percier¹ et son acolyte² auront dit du projet d'Albert³. Je me plais à croire qu'ils auront été satisfaits et que cette première récompense de son travail fatigant lui aura été donnée, puisse la fin s'en suivre.

Nous jouons beaucoup cela amuse notre excellent hôte dont la figure est toujours celle du bonheur, cela amuse aussi notre ami Champein et même madame Dubourget qui est mon écolière et qui en saura bientôt autant que son maître. Je ne puis dire que notre partie soit non plus comme un jour sans nuage, Jupiter laisse souvent éclater la foudre, mais après le jeu il la remet en poche, et il ne pense plus à rien. Il ne peut se lasser de la beauté du lieu qui de fait est admirable mais à qui il manque 3 personnes⁴ qui sont tout pour moi. Je finis en te priant de me rappeler au souvenir de tous ceux qui veulent bien penser à moi, dis leur que je ne suis pas ingrate mais pour toi et mes enfants je dépose ici le baiser de la vive amitié.

Tous nos amis me chargent de civilités, d'amitiés et de tout ce qui est aimable pour vous.

Contrairement à Alexandre, Adélaïde Binart était douée en peinture et ses œuvres, en majeure partie des portraits, furent exposées aux Salons de 1795 à 1817 et achetées. Avant de fréquenter l'atelier de Doyen, elle fut l'élève de Regnault. Adélaïde était née d'une demoiselle Castel (dont la mère, née Johannot, était provençale) et de Pierre Claude Binart, employé aux Fermes, sous-chef de bureau au Bureau des Tabacs, né en 1727 et marié en 1765. Outre la fille, le mariage donna deux garçons :

...

émigrés de la Révolution, loi du sacrilège (peine de mort à ceux qui volent un vase sacré)... Le peuple gronde.

¹ Charles Percier (1764-1838). Architecte associé de Léonard Fontaine ; inventeur du style Empire. Il intervint sur les palais du Louvre, des Tuileries, de la Malmaison, de Fontainebleau, etc. Alexandre Lenoir faisait souvent appel à lui. À partir de 1804, il se consacre à l'enseignement. Hittorf (place de la Concorde, place de l'Étoile, avenue Foch...) fut son élève.

² Léonard Fontaine

³ Albert a terminé son premier grand projet d'architecture à l'École des beaux-arts en 1827 : « Bain d'eaux minérales » (plan et coupe), avec jeu de paume, palette, salle de concert... Il obtint la seconde médaille. Il n'a jamais obtenu le Prix de Rome. Son travail est conservé à l'École des beaux-arts (n° PJ 307).

⁴ Alexandre, Albert et Clodomir.

l'un fut peintre, l'autre fit de si mauvaises affaires qu'il vint, avec un "cousin", s'installer chez son beau-frère Lenoir. La jeune épouse eut grand mal à les éloigner.

Quand on constate qu'un employé des impôts a pu donner le jour à deux peintres, on se dit que Pierre Claude Binart s'était certainement fourvoyé dans l'administration. D'ailleurs, dès sa retraite, il vint seconder son gendre au musée et se rendit si utile qu'il fut rémunéré à hauteur de 3 000 F par an (alors qu'Alexandre en gagnait 5 000 !). Il faut dire qu'il ajoutait à son sens artistique inné des compétences administratives acquises sous le harnais et qui furent précieuses (on dit qu'il notait absolument tout).

Les Binart ayant été plus précautionneux avec leurs ancêtres, nous savons que Pierre Claude était le fils de Pierre, de Soissons, et le frère du chanoine Binart, du chapitre de la Cathédrale de Soissons. Pour la bonne réputation du nom Binart, il faut ajouter que ce Pierre était le neveu d'un architecte Binart, recruté par Pierre le Grand lors de son voyage en France. Ledit architecte inventa à Saint-Petersbourg un chariot spécial destiné au transport de pierres volumineuses. Il était fait d'un énorme tronc d'arbre équarri qui servait de fond et de châssis, monté sur deux roues, les côtés, réduits à l'essentiel mais très solides, n'étant là que pour maintenir par des cordes l'équilibre de la charge. Au temps des grands palais du tsar, son utilité fut si grande qu'il devint commun et fut appelé là-bas le "binart" ; ce terme, revenu en France, s'est glissé jusque dans nos dictionnaires (dans le grand Robert : "binard" ou "binart").

Comment d'ailleurs ne pas trouver sympathiques tous ces Binart quand on saura que Pierre Claude, l'adjoint de son gendre, si enjoué qu'il oublia de mourir jusqu'à l'âge de 95 ans, aimait la jeunesse avec laquelle il alla encore patiner à glace dans son grand âge (doyen des patineurs !) et devant laquelle il s'enorgueillissait d'écrire le Pater Noster sur une pièce de 1 franc ! Il leur distribuait moult bonbons et des croquignoles, ce qui lui valut le surnom de « *papa-croquignole* ».

La belle Adélaïde, épousée le 7 février 1794, donna trois enfants à son mari : Zélia, née en 1795, et morte de la typhoïde à 18 ans, le 21 janvier 1813, ce qui fut un immense drame dans la vie des Lenoir et de leurs garçons – Adélaïde eut tant de chagrin qu'elle abandonna ses pinceaux pendant plusieurs années ; Albert, né le 2 octobre 1801 (qui fera l'objet de la deuxième partie), « *architecte d'archéologie* », futur père de la douce

Angéline ; Clodomir, né le 1^{er} août 1804, mort en avril 1887, « *peintre d'histoire* », au nom mérovingien ¹. Clodomir Lenoir ne vécut pas dans la bonne ville de Saint-Cloud qui, en son temps, n'était qu'un village à l'ombre d'un château ; son adresse était au 5, boulevard Beaumarchais, à la Bastille, sur le rempart, surplombant l'ancien parc des Tournelles. Il se maria et eut un garçon, Henri, qui mourra sans postérité.

Adélaïde vécut avec son mari et ses enfants dans l'ancien couvent des Petits-Augustins de 1794 à 1820. Elle y avait son atelier, dans lequel elle exécuta une grande partie de ses œuvres. Elle était peintre portraitiste de renom et fut appelée à exposer dans de nombreux salons. Parmi ces tableaux, citons : Pierre Claude Binart à 89 ans, Madame Laugier, M. Viette, musicien, M. Dufour de Neuville enfant, à cheval. Elle exposa au Salon de 1816 le portrait de sa fille Zélia (18 ans), morte en 1813, amie et cousine de Floréal Pasté, dont le portrait avec sa mère fut exposé au même salon.

Adélaïde était vive et spirituelle, elle avait le don de la répartie. Généreuse et extravertie, elle était très aimée, ce dont témoignent tous ceux qui l'ont connue. C'est pourquoi ses réceptions avaient régulièrement un brillant succès. Certains amis ou parents y assistaient en habitués : M. et Mme Antoine Fourcroy ², Jean-Baptiste Pasté ³, ami intime de Fourcroy et parent des Lenoir, M. et Mme Laugier, du Jardin du Roy (devenu Jardin des Plantes – médicinales) où habite également A. Fourcroy, M. et Mme Champein, amis proches des Lenoir, MM. Dufour de Neuville, le

¹ Clodomir est le deuxième fils de Clovis. Roi d'Orléans, il bat les Bourguignons dont il massacre le roi, Sigismond, sa femme et ses enfants. Des traîtres envoyés par Gondemar, frère du mort, le décapitent et brandissent sa tête en signe de victoire. Clodomir est le père du moine Clodoald, dit Saint Cloud.

² Antoine François Fourcroy, 1755-1809, vieille noblesse d'épée, père apothicaire, docteur en médecine, chimiste, professeur de chimie réputé au Jardin du Roy (Muséum d'histoire naturelle), député à la Convention, membre du Comité d'instruction publique, du Comité de Salut public, du Conseil des anciens. Après le 18 brumaire, il fut Secrétaire d'État, membre du Conseil d'État, puis Directeur général de l'instruction publique. En 1794-95, il crée l'École centrale des travaux publics qui deviendra l'École polytechnique.

³ Magistrat. Cousin par les Adam (cf. « Deuxième partie », sur Albert Lenoir), sa fille est une sœur pour Zélia, fille aînée d'Alexandre.

docteur Pillion, M. Ledru (oncle de Ledru-Rollin), Mesdemoiselles Honoré, nièces et leurs parents, etc.

Les bâtiments, rénovés, étant dorénavant consacrés à l'École des beaux-arts, et la famille ne pouvant plus, à partir de 1820, habiter dans l'ancien couvent, elle suivit l'errance de son mari : en 1820-1821, rue des Quatre-fils, dans le Marais d'où ils furent chassés par un très grave incendie, qui épargna heureusement les collections d'Alexandre dont la vente lui permettra de nourrir sa vieillesse ; puis dans l'ancien hôtel de Vendôme, rue d'Enfer (boulevard Saint-Michel, où se trouve aujourd'hui l'École des Mines), qui appartenait à la famille Dézauches et où elle mourut du choléra en septembre 1832.¹ L'École des Mines étant déjà locataire d'une partie de l'hôtel devint propriétaire de l'ensemble par décret du 12 juillet 1837, et elle y est encore. Lenoir, veuf, commença une nouvelle errance qui le mena d'abord allée des Veuves (avenue Montaigne), puis aux Champs-Élysées et enfin au 3, rue Lavoisier (petite rue menant au Square Louis-XVI), où il mourut le 11 juin 1839. Ses deux fils, Albert et Clodomir, déclarèrent ensemble son décès.

Notre famille garde précieusement quelques livres de la bibliothèque de l'aïeul. Entre autres une *Histoire de France* in-folio (25 x 35) en trois volumes reliés pleine peau, d'environ 1 200 pages chacun, par François-Eudes de Mézeray parue en 1643 à Paris chez M. Guillemot. Cet ouvrage appartenait initialement à l'abbaye de Vaucler (comme indiqué en page de titre) et porte en page de garde l'indication suivante : « *Cette Édition originale est très précieuse aux yeux des curieux. De Bure, n° 5152.* » Alexandre Lenoir l'ayant achetée d'occasion, a pris la précaution de coller en regard de cette mention la facture du libraire : « *Vendu à Mr Lenoir une histoire de France par mézeray en trois volumes in-folio pour ----- 30 francs. Paris ce 19 mars 1818 Porquet Libraire quay voltaire n° 1* ». Son musée était si encombré de biens d'église qu'il était prudent de détenir et afficher la preuve de son acquisition. Mais la possession de ces trois énormes tomes convient parfaitement à la personnalité d'Alexandre qui, dénué de connaissances sérieuses, était un passionné d'histoire de France, ce qu'il prouvera dans

¹ L'aqueduc Médicis ne débitait plus, en haut de la rue d'Enfer, que 250 m³ par jour, pour toute la rive gauche. Peut-être Adélaïde a-t-elle étanché une soif passagère, en bas de la montagne Sainte-Genève, à un puits qui, comme dans toute la rive droite, plongeait dans la nappe phréatique où se versaient aussi les "lieux", proximité fatale à plus de 18 000 Parisiens en six mois de cette année 1832.

son musée. De Mérovée à Henri IV, c'est une somme très abondante des événements qui ont façonné la France, mais traitant longuement des plus petits détails et les mettant en scène ; seul un passionné de grande et de petite histoire pouvait se plonger dans ces pages qui donnent autant d'importance aux anecdotes qu'aux traités. Un esprit synthétique s'y perdrait ! L'histoire de chaque roi est introduite par un portrait de ce roi, avec indication de l'origine de ce portrait (sceau, tombeau etc.) et un quatrain voulant résumer le règne. Le chapitre se termine inmanquablement par une page présentant six "médailles" de 5 cm de diamètre illustrant les faits les plus marquants du règne décrit. Les textes latins dont elles sont ornées sont traduits comme si cet ouvrage était destiné, au XVII^e siècle, à un public qui n'a pas fait ses humanités. La présence de ces médailles nous explique peut-être aussi pourquoi Alexandre fut si tenté de faire cet achat.

En effet, il nous a laissé un autre livre de même taille mais moins épais et en un seul volume, datant de 1644 (même éditeur). Il s'agit d'une *Iconologie ou Explication nouvelle de plusieurs images, emblèmes et autres figures hiéroglyphiques* (sic) *des Vertus, des Vices, des Arts, des Sciences, des Causes naturelles, des humeurs différentes et des Passions humaines* destinée « particulièrement à ceux qui aspirent à être ou qui sont en effet Orateurs, Poètes, Sculpteurs, Peintres, Ingénieurs, Auteurs de Médailles, de Devises, de Ballets, & de Poèmes dramatiques ». L'icologie est l'art de représenter des figures allégoriques avec leurs attributs distinctifs ou avec la connaissance de ces attributs, ainsi que nous apprend le dictionnaire. Pour chaque chapitre, six "médailles" puis leur explication : chaque médaille contient un personnage généralement féminin qui tient ostensiblement un objet dans chaque main, est vêtu d'une certaine façon, environné de certains animaux, végétaux, rocher, soleil, flamme, colonne, meuble, outil, etc. ; chaque figure est expliquée tout en long avec des considérations morales, religieuses (« les choses du Ciel qui sont incorruptibles et immortelles »), des exposés d'histoire romaine et grecque, des citations de poètes, des démonstrations scientifiques, etc.

Qu'il s'agisse de la « Vergongne honeste », de la « Sapience divine » ou de la « Parsimonie ou Espargne », on voit mal ce que le lecteur peut tirer du galimatias de considérations dans lesquelles on le noie. Alexandre, lui, y faisait son miel. Non seulement il a lu avec grande attention cet ouvrage mais il en a recopié à l'encre de Chine les 174 figures de la Première partie et les a accompagnées d'un bref résumé des commentaires (l'écriture en est si fine qu'après avoir vérifié à la loupe qu'il s'agissait bien du texte du livre, je n'ai pas poursuivi mes investigations). On reste cependant confondu devant cet énorme travail de dessin, exact, sans rature. Il est fort probable qu'employant un papier pelure, notre homme se soit borné à suivre le tracé original des médailles, quitte à coller ensuite la pelure sur

un papier plus épais, cette supposition ne retirant rien aux talents d'Alexandre pour le dessin comme on le constatera ultérieurement. À quoi pourtant ont servi ces heures d'étude sur des figures allégoriques « *moralisées par I. Baudoin* », dont n'importe qui peut dire n'importe quoi ? Même si « *l'invention en est due aux Égyptiens* », que « *Platon tira de ces figures hiéroglyphiques (sic) la meilleure partie de sa doctrine* » et qu'« *il n'est pas possible de voir des Figures mieux disposées que [celle des anciens Romains] & particulièrement dans les Médailles de l'Empereur Adrien* », l'usage immédiat de ces images ne se trouve-t-il pas dans une pratique maçonnique où les symboles, au sens secret, sont rois ? On peut se demander si Lenoir, dans son acharnement à trouver une signification cachée aux illustrations présentées sous forme de médailles, n'a pas interprété de son propre chef les six images très stylisées qui fermaient le chapitre consacré à chaque roi dans son Histoire de France. Devant les nombreux attributs qui y sont éparpillés, il avait largement matière à ajouter à l'histoire, qu'il connaît bien, ses rêves allégoriques.

Pour résumer, il est très hasardeux de tenter un portrait de cet être si divers. Nous l'avons vu naître au milieu de huit femmes, petit coq dès la naissance, mais versé dans l'art des accommodements. Il a une intelligence fort vive et une grande mémoire, et, comme à un chien savant, son précepteur lui enseigne tout et son contraire. L'immense bibliothèque du collège Mazarin lui permet d'acquérir une culture vaste et superficielle sans aucune hiérarchie des connaissances. À l'instar des grands auteurs, il a écrit et il a été joué ; il a aussi joué et François-Joseph Talma ne l'a pas trouvé indigne de lui donner la réplique. Le théâtre est sa passion. Sans religion, il devient franc-maçon, et il semble fort y apprécier les symboles et allégories qui lui permettent de découvrir le sens caché de ce qu'il voit. Car Alexandre est un visuel ; c'est sa qualité primordiale, illustrée par son sens du croquis. « *Sa réflexion se fonde sur des rapprochements visuels, des ressemblances formelles qui lui servent à vérifier a posteriori sa pensée* » (Demey), elle-même sous-tendue par une vague "philosophie" d'origine maçonnique. Il a un incontestable talent de dessinateur, mais pas de peintre et il en souffrirait s'il ne rêvait d'une promotion par le moyen de l'Art : il rêve d'une fonction qui le place dans les honneurs. Au contact du succès, il se révèle ambitieux, ou plutôt, dans son Panthéon hétéroclite, il attribue une place de choix à un certain Alexandre Lenoir.

2. – *Le dépôt des Petits-Augustins*

La Bastille avait été le premier monument dont la haine populaire s'empara et que l'esprit de lucre dévasta. Il s'ensuivit tant de démolitions et d'appropriations que Bailly tenta, avec sa police, de canaliser ces ravages,

Jean-Luc Froissart

*Alexandre, Albert et Angéline
Lenoir
Une dynastie en A majeur
(1761–1891)*

On vend chez l'auteur

En page de couverture, on reconnaît, de gauche à droite : Catherine Adam par Duplessis, Alexandre Lenoir par Bouliard, Adélaïde Binart par Bouliard, Alexandre Lenoir par Delafontaine, Adélaïde Binart par Delafontaine, Alexandre Lenoir par Delafontaine ; Constance Mayer par Prud'bon, Zélia Lenoir par Delafontaine, Alexandre et Clodomir Lenoir par Le Prince Crespy, Zélia Lenoir par Binart, Floréal Pasté par Binart, Albert Lenoir par Binart ; Laure Rey jeune, Laure Rey âgée, Albert Lenoir, Angéline Lenoir, Charles-Armant Chardon, Angéline Lenoir, Albert Lenoir âgé, Berthe Chardon enfant, Berthe Chardon adulte, Suzanne Chardon enfant, Suzanne Chardon adulte, Jean-Luc Froissart.

Les droits de reproduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, sont réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des § 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration « *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est illicite* » (§ 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

EAN : 978295228363

Mise en pages et édition : Pascal Froissart

Premier tirage : 100 exemplaires sur papier.

Diffusion électronique à la demande

Ouvrage original déposé à la Société des gens de lettres
et à la Bibliothèque nationale de France

© octobre 2012. ISBN : 978-2-9522836

Table des matières

Prologue

I. Alexandre Lenoir (1761 – 1839)

1. – Le personnage et sa famille.....	1
2. – Le dépôt des Petits-Augustins.....	12
3. – Les casseurs et les escrocs.....	16
4. – Les acquisitions.....	20
5. – Musée d'art et d'histoire.....	23
6. – Les lubies de Lenoir.....	27
7. – La Saint-Alexandre.....	31
8. – Aux frontières du vrai.....	37
9. – Le hallali.....	42
10. – La dévastation.....	49
11. – Ses mérites.....	53
Épilogue. Abélard et Héloïse.....	56

I bis. Constance Mayer La Martinière (1774 – 1821)..... 67

II. Albert Lenoir (1801 – 1891)

1. – Jeunesse. École des beaux-arts. Palladio. Italie.....	79
2. – Cluny. Comité des Monuments historiques.....	86
3. – La <i>Statistique monumentale de Paris</i> . L'Orient.....	91
4. – Cluny. Mort d'Alexandre. Société centrale des architectes. Mariage.....	98
5. – Cluny devient musée. Naissance d'Angéline. Palais de Julien.....	105
6. – Histoire de l'architecture monastique. Autres écrits et médaillles.....	111
7. – Exposition universelle de Londres. Haussmann. Viollet-le-Duc.....	116
8. – L'Exposition. Tombeau de Napoléon. Henszlmann. Palais de famille. Arrêt de la <i>Statistique monumentale de Paris</i>	122
9. – Plombières. Cavour. <i>Statistique monumentale de Paris</i> et Henszlmann. Les escaliers du Palais de Justice.....	130
10. – Chevreul. Duruy. Nieuwerkerke. Guillaume.....	136
11. – Le Secrétaire à l'œuvre. Conseil en archéologie. Vitré. Publication de la <i>Statistique monumentale de Paris</i>	143

12. – Professeur titulaire. Académicien. Officier de la Légion d'honneur. Mérimée. Guerre et Commune. Basilique de Montmartre. Mariage de ses filles	149
13. – Boeswillwald. Cénotaphe de La Moricière. Courajod	157
14. – Religion. Les Amis des monuments parisiens. Mort et obsèques	162
Angéline Lenoir (1844 – 1877)	
1. – Née gracieuse	171
2. – Alfred à Boulogne-sur-mer	184
3. – Guerre et Commune	189
4. – Les Versaillais châtient Paris	203
5. – Vacances en famille en 1873	212
6. – Angéline Chardon	223
7. – Mère et phthisique	238
8. – Eaux-Bonnes	247
9. – Malgré les Pyrénées... ..	255
10. – Dolente défunte	258
Épilogue	265
Sources	
Sur Alexandre Lenoir	268
Sources supplémentaires	268
Sur Héloïse et Abélard	269
Sur Albert Lenoir	269
Annexes	
1785. Lettre d'Angélique Quillau, fille de libraires, grand-mère d'Aurore Floréal, à Louis-François Desbois, avocat, son mari (citation pour le seul plaisir d'une prose affectueuse et sans fard)	270
1850. Lettre d'Eugène Viollet-le-Duc à Albert Lenoir	271
1851. Lettres d'Albert Lenoir à son épouse à propos de l'Exposition universelle de Londres	272
1855. Lettre de Clodomir à Albert au sujet d'un héritage douteux	276
1858. Lettre d'Albert à sa femme écrite de Plombières où l'Empereur le reçut	278
Catalogues et additifs du Musée des monuments français, par Alexandre Lenoir	280
Liste chronologique des œuvres et dates-clés d'Albert Lenoir	284
Généalogie de la famille Lenoir	288
Index nominum	290
Hors texte	
Planches	